

et leur apprendre que Fouché avait ouvert Paris à l'étranger, et que les Bourbons, que beaucoup d'entre eux se flattaient d'éviter, étaient rétablis.

CXCV. Quant à Napoléon, entouré d'ennemis, et n'ayant que l'alternative de celui auquel il se confierait, il eut la mauvaise inspiration de s'adresser aux Anglais, ses plus anciens, ses plus implacables ennemis; aux Anglais, qui avaient brûlé Jeanne d'Arc, décimé l'Irlande, et qui dans leur politique n'avaient jamais consulté que l'intérêt. Imbu des souvenirs de l'antiquité païenne, il voulut, comme Thémistocle, s'asseoir au foyer d'Admète. Mieux inspiré eût-il été de demander asile à ce pontife du Vatican qu'il avait dépouillé et traîné de ville en ville, et qui, à l'exemple de son Dieu, savait encore pardonner. Mais après une vie glorieuse, après de grandes fautes, la Providence lui réservait l'honneur d'une grande et solennelle infortune. Jeté sur le rocher de Sainte-Hélène, au milieu des solitudes de l'Océan, il eut quelques années pour revoir ses jours dans le silence de la captivité et pour demander à une religion miséricordieuse les consolations qu'elle ne refuse jamais.

CXCVI. Malgré cette grande expiation, en présence d'une si vaste ambition et de tant de sang versé, la postérité est tentée d'être sévère : injuste penchant de la nature humaine, qui connaît mal sa faiblesse, et qui aime à se reposer sur un seul du soin de faire le bien comme à rejeter sur un seul la faute du mal commis, tour à tour oublieuse de ses devoirs et de son inaliénable responsabilité. Telle n'est point la vérité. Enfant d'un siècle cynique et impie, fils d'une révolution sans pitié, entouré de conseillers aussi méchants que serviles, Napoléon, meilleur qu'eux, rendit à la France la paix, l'ordre, la religion, et en fut véritablement le bienfaiteur. S'il ne poussa pas plus loin ses dons, il faut reconnaître que son temps ne le méritait pas. Instrument de vengeance plus que de miséricorde, il secoua, comme la révolution, l'édifice du passé, renversa ce qui n'était plus digne de vivre, fortifia sous ses coups ce qui se pouvait encore rajeunir, dépouilla le clergé

corrompu d'Allemagne et les cités dégénérées d'Italie, et rendit à l'Espagne une vigueur depuis longtemps perdue. Il rêvait la monarchie universelle; il releva la vieille république européenne. Sans doute, dans cette enivrante carrière, porté par son génie plus haut que les fils des rois et des empereurs, il céda aux tentations qui l'assiégeaient. Mais qui oserait dire qu'à sa place il eût mieux résisté? N'est-ce pas à ces abîmes que, sans l'appui de l'héroïsme chrétien, les plus belles intelligences arrivent fatalement?

CXCVII. D'ailleurs il fut également impuisant à détruire ses premiers bienfaits et à rien fonder de mauvais. Plus fort que Cromwell, plus actif que le grand Frédéric, émule d'Alexandre, de César et de Charlemagne, il porta au plus haut point le prestige et la gloire des armes françaises, et faillit leur donner l'empire du monde; puis il perdit tout, et ne laissa à son pays aucune conquête dont il eût à rougir. Cependant la religion, qu'il avait affranchie, demeura pleine de vie pour l'avenir; le saint-siège, relevé par ses mains, garda, en dépit de ses propres persécutions, une majesté inconnue des siècles précédents; la France resta la fille aînée de l'Église, et, les mains pures de tout bien mal acquis, elle put reprendre sa mission de défendre et de protéger l'indépendance des peuples. Aussi conserva-t-elle au captif de Sainte-Hélène plus d'amour que d'indignation, plus de compassion que de rigueur, fidèle au culte qu'elle a toujours voué à la bravoure et à l'infortune.

CXCVIII. Rétablie sur la tête de ce grand capitaine, l'autorité monarchique ne périt pas avec lui, et un ensemble de circonstances merveilleuses la rendit à l'antique famille des Bourbons, seule capable, par ses traditions, de tenir tête aux ambitions du dedans, aux convoitises de l'étranger. Ce n'était pas une envoyée du Ciel, comme Jeanne d'Arc, c'étaient deux prêtres apostats qui avaient relevé, malgré eux, le trône de saint Louis; au lieu de l'enfant du dernier roi, revenaient les frères infidèles qui l'avaient abandonné; loin de chasser l'ennemi, ils rentraient à sa suite : tristes différences qui



Adieux de Napoléon à la Malmaison. (P. 371.)

devaient un jour porter leurs fruits. Mais, pour le moment, fait par des mains faibles ou coupables, timides ou contraintes, le bien n'en était que plus admirable.

CXCIX. En effet, cette fois surtout, le retour des Bourbons était un véritable bienfait. En présence d'une aristocratie débile qui n'avait su fonder la liberté que par la main de l'étranger, en présence d'un million d'ennemis qui occupaient la France, et qui, au lieu de l'affranchir, prétendaient la réduire à l'impuissance de jamais se relever, l'héritier de Louis XVI était seul capable de sauver l'indépendance nationale, sans laquelle la liberté n'est qu'un mot vide; lui seul pouvait arracher son pays au sort de la Pologne. Il consentit à perdre la Savoie, Condé et Landau, dernières acquisitions de la République, à payer deux milliards de frais de guerre; mais quant à céder l'Alsace et la Lorraine, qu'Autrichiens et Prussiens avaient

juré de reprendre, quant à abandonner une seule parcelle de la France de ses pères, il préférerait retourner en exil.

CC. Tandis que les alliés achevaient de se partager les dépouilles de la victoire, que l'Angleterre ajoutait à son empire des Indes Malte, les îles Ioniennes, Sainte-Lucie, Tabago, que l'Autriche gardait Venise et la Lombardie, que la Prusse mettait la main sur les États ecclésiastiques du Rhin, enfin que la Russie resserrait le joug des malheureux Polonais, la France vaincue restait ce qu'elle était jadis, ne gardant plus rien des spoliations iniques qui furent la honte de cette époque. Ses envahisseurs mêmes se sentirent contraints de la respecter, en même temps qu'ils étaient obligés d'apaiser leurs peuples par des promesses de justice, de réparation et de liberté. Ce n'était donc pas en pure perte que tant de sang avait été répandu, tant d'héroïsme déployé. Par son dé-

chainement et par les calamités qui en furent la suite, le cynisme politique du XVIII^e siècle s'était ruiné de ses propres mains. Sous les coups d'invasions injustes, le sentiment national s'était ravivé en France, en Espagne, en Allemagne, et s'était montré plus puissant que les rois conjurés, que la force et le génie unis dans une seule main. Une ère nouvelle s'ouvrait, où, malgré ses défaites, la France allait reprendre une paisible et juste influence, renouer en Grèce et en Algérie les traditions de sa véritable politique, et où l'esclavage des nègres, honte des peuples chrétiens, allait enfin disparaître de ses colonies.

CCI. Au dedans, mêmes espérances. Par la modération inhérente au principe héréditaire, par l'expérience, l'âge, les infirmités même de Louis XVIII, la nouvelle royauté promettait d'être douce et libérale. Après une courte enfance passée dans les épreuves de la vie militaire, la société renaissante aspirait aux gloires moins rudes de l'éloquence, des lettres, de la sagesse; et ce peuple, hier encore conquérant et brave par excellence, voulait être désormais le plus libre et le plus intelligent de la terre. Ingénieuse combinaison de pouvoirs, la charte semblait ouvrir un large champ à la discussion de tous les intérêts, à l'expansion de tous les talents. L'aristocratie de naissance, avec ses traditions d'honneur et de dignité, y donnait la main à l'aristocratie élective, forte de son mérite laborieusement acquis. Poètes, historiens, orateurs surgissaient à l'envi d'une génération pleine de sève. La nation se gouvernant elle-même dans une parfaite harmonie, n'était-ce pas là enfin la liberté entrevue par Étienne Marcel, par l'université, par les parlements? Beau rêve, hélas! qui ne devait guère être plus long que celui de la monarchie universelle.

CCII. En effet, la paix des esprits n'était qu'apparente. Au fond, l'hérédité du trône et de la pairie et la piété des Bourbons n'étaient pas mieux acceptées que ne l'avaient été, dix ans plus tôt, le concordat et le Code civil. Le principe électif prétendait régner seul, comme si, infaillible dans ses arrêts, il

suppléait à toutes les garanties de sagesse, de modération, d'indépendance. Or, par une bizarre contradiction, le modèle des gouvernements électifs, l'Église, restait méprisée et asservie, considérée comme une arme aux mains du pouvoir. Au milieu de la liberté générale, elle seule n'avait pas recouvré ses anciennes franchises. Les écrivains les plus éminents secondaient cette hostilité contre elle par une superbe indifférence en matière religieuse, par un éclectisme philosophique, justifiant tous les systèmes, et se flattant de débarrasser peu à peu l'esprit humain des langes du christianisme. Comme à la veille de la grande révolution, les jésuites étaient proscrits, le clergé systématiquement exclu de l'enseignement.

CCIII. La base de l'ordre moral n'étant pas respectée, nul frein aux abus de l'intelligence. Au lendemain de la conquête d'Alger, qui était un premier et glorieux défi porté aux vainqueurs de 1815, le successeur de Louis XVIII, Charles X, fut chassé et remplacé par son cousin Louis-Philippe d'Orléans (1830). C'était le régime parlementaire pur, et un fantôme de roi aux ordres d'une majorité changeante, en attendant que le suffrage universel prétendit gouverner seul et sans les embarras d'un trône. Par la puissance croissante de l'imprimerie, chaque citoyen se voyait peu à peu transformé, non plus en soldat, comme sous Napoléon, mais en politique, en homme d'État. Si avec ses baïonnettes la France avait failli dominer le monde, que ne ferait-elle pas avec la force de ses idées! Déjà la soif des constitutions gagnait l'Italie et l'Allemagne; Venise, Milan, Varsovie, s'agitaient dans leurs fers, et croyaient que le réveil avait sonné pour elles.

CCIV. En vain Louis-Philippe s'appuyait-il sur des fils vaillants et populaires, sur une armée aguerrie par dix-sept années de campagnes en Afrique, commandée par Bugeaud, Lamoricière, Changarnier, Bedeau et Cavaignac. Le flot révolutionnaire, qui avait amené ce prince en 1830, l'emporta en 1848, sans qu'il fit la moindre tentative de résistance. Pour la seconde fois la république fut pro-

clamée. Cependant, pour les doctrines comme pour les hommes, la plus rude épreuve est celle de la toute-puissance. Au milieu de son triomphe, il se trouva que le principe électif, qui avait renversé l'hérédité, était à son tour miné par deux passions ennemies de la liberté: la soif du pouvoir et la soif moins noble de la fortune. En croyant tout guérir, la centralisation administrative n'avait fait qu'habituer les citoyens à l'inaction, à la servilité, à la dépendance. Soudain, autour des chefs timides, hésitants, épouvantés de leur propre victoire, fermentèrent les passions inquiètes des riches et les passions avides des pauvres. Les grandes questions, qui la veille encore occupaient les esprits, disparurent devant la crainte d'une guerre sociale. Or, de même que trente-trois ans plus tôt la France, fatiguée des abus de la force, avait renoncé à la grandeur militaire, de même, par peur des abus de l'esprit, elle sacrifia tout à coup les institutions qui faisaient son orgueil, et acclama de nouveau le césarisme sous le nom de Napoléon III. Tournant ainsi dans un cercle fatal, la révolution, malgré les efforts des hommes d'État les plus habiles, aboutissait encore à l'anarchie et au despotisme.

CCV. A quoi bon, dira-t-on, tant d'esprit dépensé en discours, en combinaisons, en longues et savantes discussions, sinon à dégouter la France de l'éloquence et de la liberté, et à la ramener aux instincts matériels du siècle dernier, sans autre ambition que d'être le peuple le plus riche, le plus à l'aise de la terre? sinistres arrêts d'esprits chagrins et prévenus. Par ses tentatives en apparence stériles, l'esprit humain aura mis au jour plus d'une grande vérité. Il est certain désormais qu'il est pour les hommes des garanties morales préférables au talent et à la popularité; pour les peuples, des qualités plus importantes que le texte de leurs constitutions; pour les suffrages populaires, comme pour le génie du plus grand homme, des lois d'ordre, de justice et d'équité, supérieures à toutes les conventions humaines. Consacrée par Dieu, acceptée par les hommes, l'hérédité est dans l'État, comme au foyer domestique, un principe de pouvoir stable et indépen-

dant, que le mérite des princes et des peuples affermit, qu'ébranle leur indignité, et, pour subsister, dynasties, familles, associations ont besoin des vertus chrétiennes, attaquées sans relâche par les réformateurs modernes, seules capables pourtant d'éviter aux peuples vieillissants le despotisme précaire et l'abaissement général du Bas-Empire. Transmises de père en fils par l'éducation, ou spontanément embrassées par des cœurs généreux, ces vertus constituent la véritable noblesse, sur laquelle reposent les destinées d'un pays.

CCVI. Par une consolante analogie, de même que sous Napoléon I le saint-siège avait retrouvé son indépendance, garantie d'un droit des gens plus équitable, de même le régime parlementaire a rendu à l'Église la vie propre de ses assemblées et de son enseignement, gage d'un droit public meilleur. Le gallicanisme s'est évanoui, et avec lui le vieux fantôme des Églises nationales relevant de l'État. De la France rajeunie la vie et la liberté catholique se sont répandues partout, et ont forcé dans ses retranchements l'intolérance protestante de l'Angleterre, de la Prusse, de la Suisse et de la Hollande. Affranchis d'une servitude séculaire, rapprochés plus étroitement que jamais du souverain pontife, les évêques du monde entier offrent le spectacle d'une aristocratie spirituelle inviolablement unie autour de la plus vénérable des monarchies.

CCVII. Enfin sous nos yeux se poursuit une troisième épreuve, celle de la richesse. Il semble que la révolution ait voulu recommencer en quelques années la lente expérience du passé. Comme les Valois, elle a eu avec Napoléon I ses jours de gloire militaire, et deux fois aussi l'étranger a envahi sa capitale, renversé son empire. Sous la monarchie parlementaire, elle a eu, comme la renaissance, sa grandeur intellectuelle, son parlement, ses barricades, et cette vie brillante s'est encore éteinte dans le matérialisme. Puis, revenue à son point de départ, avec le second empire, elle a, comme le XVIII^e siècle, son luxe, ses plaisirs, ses affaires de finance, sa séduisante capitale ouverte à tout venant. D'un côté, le crédit

donne au commerce, à l'industrie, aux travaux publics un irrésistible élan; de l'autre, la vapeur, plus merveilleuse que la boussole, couvre l'Océan de ses paquebots que rien n'arrête, le continent de ses voies de fer, qui transportent comme par enchantement voyageurs, marchandises, troupeaux, armées. C'est elle qui tisse, qui forge, qui laboure, décuplant partout les forces de l'homme. Enfin, aussi rapide que la pensée, l'électricité porte ses messages d'un bout à l'autre de la terre. Ainsi disparaissent les distances qui séparaient les peuples, et à la vue de cette rapide transformation, chacun rêve la paix et le bien-être du genre humain, comme naguère la monarchie ou la liberté universelle.

CCVIII. Mais c'est en vain que les matérialistes cherchent l'union et la paix dans cette vile satisfaction des intérêts et dans l'abandon des grandes questions qui jusqu'à ce jour ont divisé les hommes. De même que la force et que l'intelligence, la richesse a ses dangers. Le luxe, la mollesse, la cupidité, voilà l'ennemi du moment, ennemi perfide qui mine les courages, fausse les consciences, abaisse les caractères, aigrit et divise les cœurs. A l'exemple de l'hérésiarque et du seigneur féodal, l'or se prétend à son tour roi de droit divin, c'est-à-dire affranchi de toute loi divine, maître absolu d'acquiescer ou de dissiper, de régler le sort ou le salaire de chacun. Et, de son côté, la multitude, jalouse de partager les jouissances des heureux du jour, est tentée d'invoquer contre eux l'intervention de l'État, seul capable à ses yeux de remplacer l'antique patronage de l'Église. Ainsi renaît sur un nouveau terrain la lutte incessante des passions humaines.

CCIX. Même antagonisme dans l'arène politique. Enivrée de l'opulence, qu'elle croit avoir enfantée, la révolution ébranle encore une fois la clef de voûte de l'ordre moral, et attaque la papauté, représentée par Pie IX. Chassé de Rome en 1848, rétabli par la main hésitante de Napoléon III en 1849, puis livré par lui au Piémont en 1860, et successivement dépouillé de ses États, malgré les efforts héroïques de Lamoricière et d'une poi-

gnée de volontaires, ce pontife, dont la grande figure domine tout ce siècle, reste insensible aux coups de l'adversité. Il ne songe qu'à couronner l'œuvre de ses devanciers et qu'à affermir l'autorité de ses successeurs en proclamant l'Immaculée Conception de la sainte Vierge et l'infailibilité doctrinale du saint-siège (1870).

CCX. Pendant que le prisonnier du Vatican défie la fureur de ses ennemis et dépasse dans son règne les années de saint Pierre, Napoléon III, qui a trahi les intérêts de la France et de l'Église, succombe dans un immense désastre, et le pays, associé à cette expiation, perd deux de ses provinces les plus chères, l'Alsace et la Lorraine (1871). La France est mutilée, elle n'est pas ruinée. Plus riche que jamais, devant elle se dresse cet écueil redouté des anciens où se brisa la vertu de Sparte et de Rome, et que le catholicisme seul lui fera éviter. De son côté, la révolution se flatte encore d'extirper la foi traditionnelle et de la livrer au matérialisme, dont le césarisme et l'anarchie sont la double et hideuse face; mais l'Église veille sur sa fille aînée. Déjà, au milieu des essais de la spéculation et de l'industrie, en face de l'Amérique, déshonorée comme une terre païenne par ses esclaves et par ses flibustiers, les chrétiens, possédant seuls le secret d'un ordre social meilleur, retrouvent la liberté de leurs associations et l'antique vie de leurs ordres religieux. Partout des œuvres qui se préoccupent des besoins de l'ouvrier et du pauvre; partout des écoles d'abnégation et de dévouement, apprenant aux générations nouvelles que le premier bien et la plus grande richesse est de s'aider les uns les autres. Nulle part le pape n'est plus aimé qu'en France. C'est là qu'il a trouvé à l'heure du danger ses meilleurs soldats, au jour de l'adversité ses plus éloquents défenseurs, et chaque année les dons volontaires du denier de Saint-Pierre, suppléant à la perte momentanée de son pouvoir temporel. Enfin, dans son élan, la piété s'adresse directement au cœur de Dieu. A la veille de monter sur l'échafaud, Louis XVI avait promis de consacrer son royaume au

sacré Cœur de Jésus. La France réalise cette grande pensée, et élève à Montmartre, comme un cri vers le ciel, la basilique du vœu national. Si menacée qu'elle soit, elle ne saurait périr, et avant peu elle triomphera avec le pape et avec l'Église, dont sa cause ne fut jamais séparée.

CCXI. Ainsi, fille d'un siècle dépravé, impie dans ses instincts, plus radicale que le grand schisme et que la Réforme, la grande révolution aura affranchi les hommes, non en détruisant l'Église, comme elle le pré-

tendait, mais, au contraire, en la rajeunissant par ses contradictions et en faisant de la France le foyer privilégié d'une nouvelle renaissance catholique. Tombée sous le poids de ses fautes, la vieille société, qui avait voulu asservir le christianisme, n'aura pu l'entraîner dans sa ruine, et l'aura laissé debout, indépendant des temps, des dynasties, des constitutions, dégagé des faux honneurs et des richesses dangereuses du passé, plein de sève et de vigueur pour l'avenir.